

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 3

Année C - Dimanche des Rameaux

Nous n'avons pas d'homélie pour ce dimanche.

Année C - Pâques - Luc 24, 1-12

André Malraux raconte dans ses Antimémoires comment, arrêté en 44 par les chars allemands et promis à une mort quasi certaine, il demanda à la supérieure du couvent où il passait la nuit, prisonnier, de lui prêter l'évangile afin de pouvoir contrôler par lui-même la puissance qu'il aurait sur un homme condamné à mourir.

Après avoir lu le récit de la passion chez saint Jean, il écrit :

« Seul devant la mort, je rencontrais cette assistance millénaire qui avait enveloppé tant de désespoirs comme le jugement roulerait tant de sépulcres. Mais la foi, c'est croire ; j'admirais la rumeur chrétienne qui avait couvert cette terre sur laquelle je serais bientôt couché, je ne la croyais pas. »

Dans quel livre oriental ai-je lu :

« Le sens du monde est aussi inaccessible aux hommes que la conduite des chars des rois aux scorpions qu'ils écrasent » ?

Pardonnez cette étonnante entrée en matière.

Je ne l'ai choisie que pour un seul mot,
un mot que je vous confie : la rumeur, la rumeur chrétienne.

La rumeur chrétienne : j'assume.

Notre foi est une rumeur,

une rumeur, ça ne se crie pas,

ça ne s'exhibe pas, ne s'assène pas,

ça ne s'impose pas, ça s'expose.

Ca ne se tait pas non plus, ça se dit, ça ne se cache pas.

Mais ça se dit en confidence,

comme un secret murmuré, pour le bonheur, à ceux qu'on aime.

Une affaire de cœur, une affaire d'amour

qu'on chuchote à voix basse.

Il y a encore autre chose dans la rumeur :
une rumeur, ce n'est pas tout à fait sûr,
c'est fragile,
quelque chose d'invérifiable,
de provisoirement invérifiable, « ce n'est encore qu'une rumeur »...

J'assume :
notre foi en la résurrection n'est encore qu'une rumeur,
on verra bien plus tard.

*C'est au matin de Pâques que la rumeur chrétienne a pris naissance.
Ce sont des femmes venues au tombeau et qui n'ont pas trouvé Jésus
et qui sont revenues dire à leurs grands lourdauds d'hommes
qu'il était vivant.
La rumeur chrétienne est ici tout entière : Jésus est vivant.
Dieu n'a pas permis que Jésus restât mort,
l'amour de Dieu est plus fort que la mort.
Celui qui consent à donner sa vie trouve quelqu'un pour l'accepter.*

Et elle est arrivée jusqu'à nous, la rumeur de Pâques.
Et nous y avons cru.
Grâces soient rendues à ceux qui nous l'ont fait connaître.
Ils nous ont précédés et nous avons eu envie de croire et de vivre
comme eux.

Est-ce que d'être ainsi précédés nous rend plus facile de croire ?
Peut-être, mais il faudra toujours que la rumeur, nous la fassions
nôtre,
que nous l'habitions.
Il ne faudrait pas que la grosse machine de guerre, qu'est devenue
parfois la foi chrétienne, occulte la petite question, la question de fin
silence que les femmes ce matin nous posent :
est-ce que nous l'aimons ?
est-ce qu'il est vivant pour nous ?

Je ne peux pas vous *prouver* qu'on a raison de dire de lui ce qu'on n'a jamais dit de personne,
les évangélistes ne me l'ont pas prouvé non plus.

Je ne peux même pas vous *raconter* ce qui s'est passé,
les évangélistes emmêlent leurs pinceaux dans leurs explications.
S'il y a une seule chose qui, massivement, s'impose, c'est que croire ne s'imposait pas.

Le monde n'est pas devenu chrétien à Pâques
et Malraux ne s'est pas laissé convaincre.
Jésus ne s'est montré qu'à ceux qui croyaient en lui,
à ceux qui étaient de mèche, déjà, dès le départ.

Et vous contesteriez que la résurrection est une affaire d'amour ?

Paix à ceux qui croient au ciel et à ceux qui n'y croient pas.

Je pense que si nous croyons à la résurrection, c'est aussi parce que nous avons envie d'y croire,
parce que nous avons envie que ce soit vrai.
Nous voulons que l'amour ait le dernier mot,
nous voulons que les moines de Tibhirine soient vivants et nous avons raison.
Pourquoi ne serait-il pas permis de construire le monde avec cette espérance ?

Et nous voulons aussi vivre comme Jésus,
aimer et être aimés comme lui :
pourquoi la réalité serait-elle triste ?

Pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant ?

Année C - 2^e dimanche de Pâques - Jn 20, 19 - 31

Une insistance manifeste, dans l'épisode de Thomas incrédule et croyant, sur les plaies du Seigneur.

*« Si je ne vois à ses mains la marque des clous,
Si je ne mets pas la main dans la marque des clous,
Si je ne mets pas la main dans son côté,
Non, je ne croirai pas. »*

Et Jésus : *« Porte ton doigt ici : voici mes mains ;
avance ta main et mets-la dans mon côté. »*

Remarque préliminaire : Jésus qui ne fait jamais de miracles sur commande, se plie à la demande insistante de son disciple.

Faut croire qu'il l'aimait bien !

Et qu'au fond, il y a beaucoup d'amitié dans cette histoire.

Mais d'abord un message pour Thomas et pour nous,
pour nous comme pour Thomas :

Jésus garde ses plaies,
pour toujours, à jamais, éternellement.

Elles sont la trace de l'amour dont il nous a aimés, son amour
jusqu'au bout,

puisque *« il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour
ceux qu'on aime »*.

Jésus ne les cache pas, il ne les enfouit pas.

Elles sont glorieuses, ses plaies.

Il ne s'en vante pas, il ne s'en détourne pas non plus :
il ne veut pas les oublier.

Vous savez que c'est une image de Dieu que l'Islam n'admet pas :

Jésus n'est pas mort de la sorte,

un prophète ne meurt pas ainsi.

S'il meurt ainsi, ce n'est pas un prophète.

(Je ne vous dis pas cela dans un but polémique : cette vision est sans doute grande.

Ce n'est pas la nôtre.

Nous sommes peut-être la seule religion qui est née de l'échec de son fondateur.

Croire en Dieu, c'est croire en l'amour :

une religion - la nôtre – a prêché cette folie au point de sacrifier son Dieu.

Dieu y meurt, car quel amour ne meurt d'aimer ?)

La croix est passée, mais l'amour demeure dont ces blessures sont le signe.

La souffrance est passée mais l'amour demeure dont ces plaies sont la preuve.

En lui disant « *Vérifie* », Jésus n'invite pas Thomas à se transformer en détective pour un examen anthropométrique, comme s'il lui disait « *Constate, c'est bien moi !* »

Croire à la résurrection, c'est bien plus que *dire* que Jésus est vivant.

C'est bien plus qu'une affaire de tête.

C'est entrer joyeusement dans ses sentiments, les faire siens, en vivre,

accepter de vivre comme il a vécu, s'efforcer d'aimer comme il a aimé, accepter comme lui, peut-être, de connaître l'échec, d'avoir des ennemis,

mais croire que Dieu nous en relèvera, avec lui.

« *Dans tes blessures, cache-moi, ne permets pas que je sois séparé de toi* », dit la prière célèbre de saint Ignace dans une formule hardie.

Thomas est lent à reconnaître que Jésus est vivant et Jésus en souffre.

Pourquoi n'y aurait-il pas, ici, de l'amitié blessée ?

Tu en auras mis du temps, Thomas, pour me suivre dans ce monde dont nous parlons depuis si longtemps ! Laisse tomber tes raideurs, quand perdras-tu tes crampes ?

(Ceux qui croient sans avoir vu et qui sont déclarés heureux, ce ne sont pas les naïfs et les crédules : ne lisons pas ici une apologie de la foi du charbonnier, ce sont ceux qui osent faire confiance.)

Une remarque d'ordre esthétique pour finir, sur nos crucifix et les plaies du Christ.

Je n'aime pas trop nos « Christs » aux souffrances, bons dieux de pitié, Christus op de koude steen.

J'aime les Christs catalans, romans, le Christ byzantin de saint François : serein, couronne en tête, vêtements royaux (alors qu'il est mort nu !).

Les christs aux souffrances disent la réalité des choses, ils ne disent pas la vérité.

La réalité du Christ c'est qu'il est mort,
sa vérité c'est d'être mystérieusement vivant.

* * * *

Année C - 3^{ème} dimanche de Pâques - Jn 21, 1-19

Jean qui d'ordinaire vole tellement haut qu'on le compare à un aigle (c'est même son logo, son symbole, on l'appelle l'aigle de Pathmos), termine son évangile de manière très humaine.

Il atterrit, littéralement, dans cette ultime conversation de Jésus avec Pierre, et la question de confiance que Jésus lui pose trois fois avant de lui confier les clefs de la maison.

Il n'y a rien que de l'humanité toute simple dans cette dernière page de l'évangile de Jean.

Les trois questions d'abord ou plutôt la même question reprise trois fois, comme un écho aux trois reniements de Pierre qu'on lit durant la semaine sainte.

Rappelez-vous : si au moins Pierre ne s'était pas vanté d'être le plus grand, le plus beau, le plus fort ! Mais il avait fait le matamore :

- *Quand bien même tous succomberaient, moi pas !*

- *Devrais-je mourir avec toi, non, je ne te renierai pas*

Et la suite, tellement lamentable : une servante :

- *Toi aussi, tu étais avec le Nazaréen !*

- *Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu dis là.*

- *Pour sûr, tu en es, d'ailleurs, tu es Galiléen !*

- *Je ne connais pas l'homme dont vous parlez.*

- *En vérité, je te le dis, toi aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois.*

Nous sommes habitués à lire sans sourciller le reniement de Pierre. Frappant pourtant que les évangélistes rapportent sans rien y changer cette page si peu glorieuse. Dans les régimes totalitaires, on modifie l'histoire, on la réécrit, on en fait disparaître les pages embarrassantes, et on corrige les photos pour en faire disparaître les personnages devenus embarrassants. Rien de tel ici : j'ai toujours pensé que c'était une preuve d'authenticité.

Et Pierre, le pauvre, qui mange son chapeau, qui entre littéralement sous terre, on en aurait pitié !

Jésus ne veut pas l'humilier, d'ailleurs, il lui garde sa confiance, mais il le connaît son Pierre, il se méfie de ce coq de village. Alors il prend ses assurances : *Dis, tu ne me feras pas deux fois le coup ? Tu es sûr ? Tu es bien sûr ?*

Et Pierre, qui a appris la modestie, à bout d'arguments, a cette jolie réponse qui vient du cœur : *Tu sais bien que je t'aime.*

Il est devenu modeste, Pierre, il arrête ses rodomontades, il ne dit plus « *Seigneur je ne te trahirai pas* », il n'est plus sûr de lui et appelle au secours.

Cela me rappelle la belle prière, tellement humble, de saint Ignace :
« *Ne permets pas que je sois séparé de toi* » qui veut dire : « *Si je te lâche, toi, ne me lâche pas, tiens moi très fort, c'est tout ce que je te demande.* »
Ne permets pas que je sois séparé de toi !

Et si on zoome sur Jésus, encore de l'humanité :
un Jésus tellement humain, vulnérable,
qui a mal du mal qu'on lui fait, un Jésus qui nous ressemble, qui est
comme nous.

Vulnérable comme lorsqu'il demandait à ses disciples : « *Pour vous qui suis-je ? Qui dites-vous que je suis ?* », voyageur sans bagage messianique, amnésique de son identité,
et qui demandait à ses amis de lui dire qui il était pour eux. Non qu'il soit ce que nous disons qu'il est mais parce qu'il n'a pour nous que le poids que nous lui donnons.

Lui aussi, comme nous, c'est le regard des autres qui le fait être. Non pas le singulier de l'affirmation solitaire : « *Je pense donc je suis* », mais le pluriel du regard des autres :

« *Vous m'aimez donc je suis. Je suis parce que vous m'aimez ...* ».

Et on pense bien sûr au petit Wolfgang Amadeus que Léopold Mozart, son père, exhibait dans toutes les cours européennes et qui, dit-on, demandait aux gens : « *Est-ce que vous m'aimez ?* »

Et ailleurs encore, rappelez-vous, après le discours sur le pain de vie et la grande crise de Galilée, quand on avait commencé à se compter, Jésus demandait à ses amis : « *Voulez-vous, vous aussi, me quitter ?* » et Pierre qui lui avait répondu : *où voudrais-tu qu'on aille ?*

On va répétant que l'Écriture qui s'y connaît en amour, en charité, ne connaît rien en amitié.

Je crois au contraire qu'une belle amitié régnait entre Jésus et sa bande, Pierre en particulier, peut-être.

C'est cet exemple d'amitié, cette leçon d'humanité que je retiens de notre évangile.

Année C - 4^{ème} dimanche de Pâques - Jn 10, 27-30

L'image du bon pasteur vient du premier testament où Dieu est souvent comparé à un berger.

Jean l'applique à Jésus.

Et c'est de fait une très belle image mais il faut la décaper des tonnes de sucre dont on l'a enrobée et qui la défigurent.

Quand j'étais gosse on m'a fait chanter (et pas moyen de l'effacer de mon disque dur) :

*« Si Jésus revenait au monde,
Le doux pasteur à barbe blonde,
Le charpentier aux grands yeux doux... »*

(Comment diable connaissait-on la couleur de sa barbe ?)

Un souvenir en entraînant un autre, on pense à la pauvre Marie-Antoinette qui jouait à la bergère dans sa ferme à Versailles.

Et à la chanson « *Il pleut, il pleut, bergère* » que composa Fabre d'Églantine, auteur aussi du calendrier républicain et qui finit à l'échafaud.

Tous ceux qui ont écrit ces fadaises ne savaient pas que le métier de berger est un métier rude, parce que les brebis sont fragiles, maladroites, parce qu'il y a le loup.

Relisez le psaume 22 pour savoir quel berger est le Seigneur :

*Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer.
Vers les eaux du repos il me mène pour y refaire mon âme.
Il me guide par de justes chemins, pour l'amour de son nom.
Passerais-je un ravin de ténèbres, je ne crains aucun mal,*

*Près de moi ton bâton, ta houlette sont là qui me consolent.
Devant moi tu apprêtes une table face à mes adversaires;
d'une onction tu me parfumes la tête, et ma coupe déborde.
Grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie;
ma demeure est la maison du Seigneur pour la longueur des jours.*

On nous invite à prier aujourd'hui pour les vocations, c'est le dimanche des vocations
(et c'est aux diocésains qu'on pense, au clergé des paroisses).

C'est beaucoup d'honneur qu'on fait aux prêtres en les comparant au bon pasteur : c'est gentil et c'est flatteur.
Je serais plus modeste : je réserverais le titre à Jésus seul.
C'est lui le bon pasteur et lui seul.
Le prêtre, s'il faut le faire entrer dans le tableau, n'en faisons pas le pasteur, le berger,
faisons-en le chien du berger.

Vous avez déjà vu un chien de berger à l'œuvre ?
C'est un spectacle extraordinaire : il rassemble le troupeau, il le concentre, il tourne en rond, autour, pour le rassembler, il empêche les brebis de trop s'éloigner, de temps en temps il fait semblant de mordre,
il obéit au doigt et à l'œil à son maître.

On nous invite à prier pour les vocations, on recherche des chiens de berger.

Hélas, je ne crois pas que la solution à la raréfaction des prêtres soit du côté de la prière.
Ce qu'il faudrait faire, c'est s'asseoir autour de la table et réfléchir, faire preuve d'imagination :

Être prêtre est un service et ce qui importe c'est que le service
soit rendu,
et il y a bien des moyens de rendre ce service.
On peut ordonner prêtres des gens mariés, on peut ordonner des
femmes (le célibat est une règle purement ecclésiastique).
On pourrait être prêtre pour un temps.

Tenir un discours incantatoire sur les vocations ne fera pas
avancer les choses,
il faut inventer des manières nouvelles d'être prêtre.

Bref, la rareté des vocations ne me fait pas peur.
Je me fais davantage de souci pour les religieux de tout poil qui
ne sont pas, plus d'une fois, dans une situation brillante.
Eux aussi se posent des questions.

Je leur souhaite de tout cœur bonne chance.
On les aime bien, que serions-nous sans eux ?
On n'imagine pas l'Église sans ses monastères et ses religieux :
Ils sont les espaces verts de l'Église.

Mais ne mêlons pas tout.
N'étant pas religieux moi-même, je n'en dis pas davantage et les
confie au Seigneur.
Ils ont plus besoin de nos prières que nous.

Année C - 5^{ème} dimanche de Pâques - Jn, 13, 31-35

On rapporte que Jean, dans ses vieux jours, (et il serait mort très vieux), allait répétant la même chose : *mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres*, et ses amis lui suggéraient de dire autre chose mais lui n'en démordait pas.

Moi qui dois vous commenter l'évangile, je suis embarrassé. Je me dis : que voulez-vous ajouter, dire de plus ? Tout est dit en une phrase. Et en même temps, on voudrait en savoir davantage : c'est vague, s'aimer, c'est ambigu. C'est quoi aimer ? On met tant de choses dans le mot.

Pour me tirer d'embarras, j'ai pensé à Paul, parce que Paul dit quelque part, dans une page célèbre, des choses plus précises sur l'amour.

Commençons par l'écouter. Il s'agit, dans la première épître aux Corinthiens, chapitre 13, de cet hymne à l'amour, merveilleux et terrible, que l'on entend si souvent lors des messes de mariage :

*« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit.
Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.
Quand je distribuerai tous mes biens en aumônes, quand je livrerai mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.
La charité est longanime; la charité est serviable; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ;
elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ;
elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité.
Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout.
La charité ne passe jamais. »*

J'essaye de ramasser ce que dit Paul, d'en extraire non une définition mais une description de l'amour. Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez.

Vous en savez autant que moi.

Comme moi, vous vous efforcez d'aimer aujourd'hui un peu moins mal qu'hier.

Je vais dire des généralités avec lesquelles on est difficilement en désaccord. Au fond, les choses deviennent intéressantes quand on descend dans le concret. Tout le monde est d'accord avec « *aimez-vous les uns les autres* » mais que mettez-vous dans les mots ? Le diable est dans les détails.

Accrochez-vous.

Aimer, c'est accepter l'autre de manière inconditionnelle, tel qu'il est, non tel que nous voudrions qu'il soit, nous réjouir de ce qui le réjouit, lui, même si cela ne nous réjouit pas, nous.

Aimer, c'est pardonner, espérer en l'autre malgré ses refus, ses masques, ses faiblesses, lui dire :

Tu es plus que la bêtise que tu as faite, je te garde ma confiance.

Aimer, c'est renoncer à tout chantage sacrificiel :

C'est ainsi que tu me traites après tout ce que j'ai fait pour toi !

Aimer, c'est respecter infiniment tout homme, même infirme, même défiguré.

Et aussi respecter tous les hommes : l'amour est sans frontière, personne n'en est exclu.

L'amour est désintéressé, Paul est très clair sur le désintéressement de l'amour.

Pourtant, j'attends d'autrui qu'il me reconnaisse à mon tour, car si je n'attends rien de lui, je m'en fais une bien piètre idée.

Je préfère dire que l'amour est vulnérable :

L'amour est demandeur et mendiant et pourtant il accepte la libre réponse de l'autre, son refus. Il accepte même de perdre et de mourir, il accepte de donner sa vie mais jamais sans perdre l'espoir d'une réponse de l'autre, toujours dans l'espérance de l'amour et non pas dans l'héroïsme de la vertu.

Si nous croyons que cette qualité d'amour, cette qualité de relations humaines, est possible, c'est pour en avoir fait l'expérience. C'est parce que nous l'avons rencontrée chez quelqu'un qui en vivait ou dans une communauté, dans notre famille, chez nos parents. Cet amour nous a été transmis, non comme un enseignement mais comme une vie. Cette qualité d'amour je l'ai reçue et je veux à mon tour la transmettre, je l'ai reçue et je la donne, le bonheur est là.

L'être chrétien est ce flambeau que l'on se passe et dont Dieu, en Jésus, a pris l'initiative. Je puis aimer parce que j'ai été aimé, parce que quelqu'un m'a aimé.

La vie chrétienne est une histoire, une histoire dont Dieu a pris l'initiative en Jésus-Christ. Une histoire que Jésus a commencée et qu'il nous a confiée, Une histoire que nous continuons.

Année C - 6^{ème} dimanche de Pâques - Jn 14, 23-29

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Fête de l'Ascension

Dans une ville où je fus pasteur, le jour de l'Ascension, on faisait monter, sur la grand-place, un ballon captif, gonflé à l'hélium, à bord duquel prenaient place, pas très rassurées, les autorités communales. C'est un très beau ballon qui monte au ciel : le problème était qu'au même moment, à quelques pas de là, à l'église, je m'efforçais de convaincre les fidèles que Jésus n'était pas monté au ciel comme dans un ballon et qu'il n'avait pas disparu, caché par un gros cumulus.

Que le récit de l'Ascension qu'on lit chez Luc - et qu'on ne lit que chez lui - était fait d'images, de belles images qu'il ne fallait pas prendre au premier degré.

Des images pour dire quoi ?

La même chose que Pâques : que Jésus ressuscité est pour toujours auprès du Père, qu'en le prenant auprès de lui, Dieu lui a donné raison, que le mode d'emploi de la vie, le secret du bonheur est de vivre comme a vécu Jésus.

Mais vous le constatez à m'entendre : les images disent tout cela bien mieux que mes grands mots patauds.

La nuée, par exemple, qui cache Jésus aux yeux des apôtres : dans l'Écriture, la nuée est l'image de Dieu.

Rappelez-vous la transfiguration : il y est question d'une nuée qui semble plonger toute la scène dans un brouillard de montagne.

« Une nuée lumineuse le prit sous son ombre ».

Que Jésus entre dans la nuée signifie qu'il est introduit dans le cœur de Dieu.

Ou encore : s'il est dit que les apôtres le voient partir, c'est une allusion à une autre ascension, celle d'Élie. Elie le prophète allait disparaître par voie aérienne et Élisée le disciple le savait.

Or donc, le disciple avait demandé au maître de lui donner- excusez-le du peu ! - une double part de son Esprit. « *Tu demandes une chose difficile*, lui avait répondu Élie, *mais si tu me vois pendant que je serai élevé au ciel, loin de toi, alors il en sera ainsi pour toi* ». Élisée avait vu Élie disparaître : les apôtres voient Jésus monter au ciel. Tirez la conclusion.

J'agrandis, pour nous le confier, un seul détail du texte, une phrase à laquelle il ne faut pas nous habituer :

« *Hommes de Galilée, que restez-vous à regarder le ciel ?* »

Des phrases pareilles, ça ne s'invente pas, elles ont quelque chose d'athée.

On a affaire à des anges athées.

Alors que les religions enseignent volontiers les moyens de sortir de ce monde, alors que si souvent elles s'acoquinent avec le compère qu'est pour elles l'au-delà dont elles détaillent avec gourmandise les consolations ou les compensations, alors que l'outre-tombe est leur inépuisable fond de commerce, les anges de l'ascension nous invitent à ne pas sortir de ce monde, à ne pas nous en évader.

Ne regardez pas le ciel, disent-ils.

Je comprends : il ne vous répondra pas, il ne résoudra pas vos problèmes à votre place.

N'abdiquez pas,

vivez avec Dieu, certes, et devant lui, mais aussi sans lui.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il est avec vous.

Il se fait de vous une très haute idée,

rendez-lui la pareille.

L'ascension est une absence, une absence voulue. Nous appartenons à une religion dont le fondateur a dit : « *Il vous est bon que je m'en aille* », une religion dont le Dieu est caché (c'est Isaïe qui le dit), discret, secret, absent.

Tellement caché, tellement secret qu'on dit :
s'il est toujours aux abonnés absents, c'est qu'il n'existe pas.
Je pense au contraire que ce silence de Dieu constitue un indice de
son existence :
car enfin, si Dieu existe, il ne peut être qu'amour.
(Toute autre espèce de Dieu ne m'intéresse pas.)
Mais s'il est amour, il ne peut être que caché :
parce que l'amour ne s'impose pas,
parce que l'amour ne peut être que librement choisi et répondu et
aimé.

Comme tout cela est peu « religieux », comme tout cela diffère de ce
qu'on met sous ce terme !
Les dieux que les hommes s'inventent ne sont pas de cette sorte : ils
sont, comme ceux qui les ont inventés, jaloux, méfiants, revendicatifs.
Ils ne pardonnent pas qu'on les oublie.

Notre Dieu est absent, il ne fait pas semblant de partir, il ne se cache
pas derrière la porte pour voir comment nous allons nous comporter
en son absence,
ainsi que le faisait l'instituteur de mon enfance...

Il nous fait confiance.
Notre Dieu veut partir, il ne faut pas le retenir.
J'entends chanter le vers de Hölderlin :

« Dieu a créé le monde comme la mer a créé la terre :
en s'en retirant ».

Année C - 7^{ème} dimanche de Pâques - Jn 17, 20-26

J'ai choisi de souligner un mot des trois lectures et de vous le confier

Première lecture, dans les Actes, la mort d'Étienne.
Une histoire de martyr.

L'idéal du chrétien n'est pas de mourir martyr, ne fût-ce que parce que, pour qu'il y ait des martyrs, il faut qu'il y ait des bourreaux, ce qui n'est pas souhaitable, ni pour les uns ni pour les autres.

Mais on voit ici un Etienne tellement pénétré de l'esprit de Jésus qu'il reprend jusqu'à ses paroles :

Entre tes mains, je remets mon esprit

qui proviennent du psaume 30 et sont les derniers mots de Jésus, chez Luc :

Père, entre tes mains je remets mon esprit.

Et encore : *Ne leur compte pas ce péché,*
qui rappelle évidemment :

Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Ensuite, deuxième lecture, l'extrait de l'Apocalypse, le dernier livre de l'Écriture.

L'Apocalypse est un livre difficile, curieux.

Il s'agit de révélations un peu fantasmagoriques dont les Anciens raffolaient.

Et, dans ce livre, les derniers mots :

Viens, Seigneur Jésus.

Un appel, une prière.

Les premiers chrétiens étaient persuadés que Jésus allait revenir et que ça n'allait pas tarder.

Ils se sont trompés sur la date et peut-être aussi sur la chose.

Mais ils ne se sont pas trompés sur l'attente fervente,
et nous pouvons recueillir cela, qui était le meilleur,
émouvant, de quelque manière.

Car le Seigneur vient tous les jours si nous voulons bien lui faire
place.
Et la vraie vie est là et le vrai bonheur.

Alors *Viens Seigneur Jésus*, ça voudrait dire : Viens occuper le terrain,
envahis-le, grignote-le.
C'est en toi que tout se résume, que tout s'explique.
Alors, viens, viens, viens toujours plus.

Ma troisième réflexion concerne l'évangile.
Extrait de ce qu'on appelle la grande prière sacerdotale,
du saint Jean pur jus.
Et là, c'est une question que je me pose,
et vous pose.

Jean dit, sur l'unité, des choses tellement sublimes qu'on a
l'impression de ne plus suivre : il y a rupture d'attelage.
Jean demande pour nous que nous soyons un entre nous comme lui
avec son Père :

Qu'ils soient un, Père, comme toi tu es en moi et moi en toi.

Un comme eux ? Quel abîme !
Comment serait-ce possible ? Comment Jésus peut-il faire semblable
prière ?
Pendant que Jean énonce ces choses sublimes, nous nous coltinons
avec d'humbles efforts d'unité quotidienne et ça ne vole pas très
haut.

Et puis, l'unité, c'est quoi ?
Je vous donne un exemple que je connais un peu pour l'avoir
pratiqué.

Du 18 au 25 janvier, on célèbre la semaine de prière pour l'unité des chrétiens.

On prie pour que cesse le scandale des divisions.

Scandaleuses, les divisions ? Oui et non.

Oui si on se diabolise, si on s'ostracise ;
mais non, si on s'accepte joyeusement différents et qu'on s'en réjouit.

Je ne prie pas pour que les protestants deviennent catholiques ;
qu'ils restent ce qu'ils sont et qu'ils m'enrichissent de ce qu'ils sont et que je ne suis pas.

Je ne veux pas les faire catholiques et ils ne veulent pas me faire protestant.

Tout est pour le mieux.

Pas très éclairant sur ces questions, notre évangile,

La pensée de Jean ne fait pas avancer le schmilblick.

Et dérisoires, en regard des paroles sublimes de Jésus, les pauvres exemples de cette unité que nous nous efforçons de faire.

On ne va quand même pas comparer un couple, une famille, un monastère, l'unité du pays... avec l'union de Jésus avec son Père !

Ne concluez pas de mon propos que j'accuse Jean de nous décourager par ses propos sublimes.

Simplement, il met la barre plus haut.

Pentecôte

Voici la Pentecôte, la toute fin de l'année liturgique, le couronnement de l'œuvre de Jésus,

où l'Esprit de Dieu est donné en abondance à tous les hommes.

Il y aurait tant de belles choses à en dire que le sujet est décourageant : comment choisir ?

Je suis revenu tout à fait découragé d'une visite à mes réserves, l'endroit (dans ma tête !) où je consigne tous mes trésors d'évangile, c. à d. de bonne nouvelle. Sur l'Esprit, il y a trop !

Alors j'ai pensé qu'il vaudrait peut-être mieux prier l'Esprit ensemble.

Mais prier ensemble, ce serait chanter (« celui qui chante pieusement prie doublement ») et les belles hymnes au Saint Esprit, le *Veni creator*, le *Veni sancte Spiritus*, n'existent encore, à ma connaissance, qu'en latin.

Écoutez ce que dit le *Veni sancte Spiritus* qu'on vient de lire à la messe.

Il s'y trouve une avalanche de belles images

(on ne parle bien de l'Esprit qu'en images : Esprit veut dire vent).

On dit :

« Tu es repos dans nos fatigues,
fraîcheur dans la chaleur,
consolation dans la peine.

Tu laves nos souillures,
tu baignes nos raideurs,
tu guéris nos blessures.

Tu fais plier nos raideurs,
tu réchauffes nos froideurs,
tu redresses nos erreurs. »

Un univers de douceur, de souplesse, de guérison : un infirmier, le Saint Esprit ?
Pourquoi pas ?
À mille lieues de l'univers de Degrelle : le sec et l'humide, commenté par Littel.

Prier l'Esprit.

On le fait peut-être trop peu, on n'en vit peut-être pas assez.
On ne le nomme peut-être pas suffisamment, on le connaît mal. Il est, dit-on, le grand oublié.
Je ne sais si c'est vrai, mais si c'est vrai, c'est dommage : on aime tellement mieux ce qu'on connaît bien.

Mais le principal est d'en vivre.

Paul est formel sur ce point : laisser l'Esprit nous mener, dit-il, ne pas lui résister, perdre nos raideurs et nos crampes. Laisser l'Esprit agir en nous.

J'annexe Nietzsche au passage et sa fameuse comparaison.

Il dit que l'homme connaît trois stades :

il est d'abord chameau que l'on charge et qui ploie sous les fardeaux dont on l'accable.

On lui dit : tu dois et il le fait.

Puis un jour il se révolte, il ne veut plus entendre : « tu dois » mais il se dit : « je veux », il s'insurge, il conquiert sa liberté : il est devenu lion.

Il reste au lion féroce à connaître une nouvelle métamorphose, il lui faut devenir enfant, l'enfant qui traverse les difficultés sans s'en apercevoir,
par une sorte d'instinct, une espèce d'innocence.

S'ouvrir à l'Esprit, vivre de l'Esprit, ce serait redevenir enfants à la manière de Nietzsche.

Nous avons sans doute plus de choses à perdre que de choses à conquérir.

Et cette œuvre apparemment passive est sans doute l'ouvrage de toute une vie : l'enfance est devant nous, c'est le vieil homme qui est derrière.

Deux petits-neveux se sont fait une cabane avec une chaise renversée et une couverture et ils m'invitent à partager leur habitat :

- « Mais je suis trop grand et trop vieux ! » (De fait, je me demande comment ils ont fait pour se coincer à deux entre les quatre pieds d'une chaise.)

Alors un des deux me dit gravement :

« Tu pourras le faire, oncle José, quand tu reseras petit ».

« Quand tu reseras petit » : ça m'a fait réfléchir : quel abîme !

Ils m'ont dit que l'enfance est devant moi,

qu'un jour peut-être je pourrais dire : « quand j'étais vieux »...

Voilà pour l'Esprit en chacune de nos vies.

Et à l'échelle du monde ?

C'est vrai qu'en ouvrant nos radios le matin, on est assailli par des catastrophes en chaîne.

Notre monde qui est parfois si beau est si souvent tellement douloureux.

L'espérance chrétienne, ce serait que, plus fort que le mal, il y a en l'homme un fond de bonté qui n'a jamais été complètement effacé par le mal.

Et la question à nous posée, la tâche de la religion, de toutes les religions,

devant tant de malheur, tant de désespérance, tant de violence, serait : comment libérer le fond de bonté qui est en l'homme ?

L'Esprit est actif dans le monde :

le monde de l'Esprit existe, il est à faire, il est devant nous.

